

## Mallarmé : florilège pour le concours

### Apparition

La lune s'attristait. Des séraphins en pleurs  
Rêvant, l'archet aux doigts, dans le calme des fleurs  
Vaporeuses, tiraient de mourantes violes  
De blancs sanglots glissant sur l'azur des corolles.  
— C'était le jour béni de ton premier baiser.  
Ma songerie aimant à me martyriser  
S'enivrait savamment du parfum de tristesse  
Que même sans regret et sans déboire laisse  
La cueillaison d'un Rêve au cœur qui l'a cueilli.  
J'errais donc, l'œil rivé sur le pavé vieilli  
Quand avec du soleil aux cheveux, dans la rue  
Et dans le soir, tu m'es en riant apparue  
Et j'ai cru voir la fée au chapeau de clarté  
Qui jadis sur mes beaux sommeils d'enfant gâté  
Passait, laissant toujours de ses mains mal fermées  
Neiger de blancs bouquets d'étoiles parfumées.

\*\*\*

### Brise marine

La chair est triste, hélas ! et j'ai lu tous les livres.  
Fuir ! là-bas fuir ! Je sens que des oiseaux sont ivres  
D'être parmi l'écume inconnue et les cieux !  
Rien, ni les vieux jardins reflétés par les yeux  
Ne retiendra ce cœur qui dans la mer se trempe  
Ô nuits ! ni la clarté déserte de ma lampe  
Sur le vide papier que la blancheur défend,  
Et ni la jeune femme allaitant son enfant.  
Je partirai ! Steamer balançant ta mâture  
Lève l'ancre pour une exotique nature !

Un Ennui, désolé par les cruels espoirs,  
Croit encore à l'adieu suprême des mouchoirs !  
Et, peut-être, les mâts, invitant les orages  
Sont-ils de ceux qu'un vent penche sur les naufrages  
Perdus, sans mâts, sans mâts, ni fertiles îlots...  
Mais, ô mon cœur, entends le chant des matelots !

\*\*\*

## Don du poème

Je t'apporte l'enfant d'une nuit d'Idumée !  
Noire, à l'aile saignante et pâle, déplumée,  
Par le verre brûlé d'aromates et d'or,  
Par les carreaux glacés, hélas ! mornes encor,  
L'aurore se jeta sur la lampe angélique,  
Palmes ! et quand elle a montré cette relique  
À ce père essayant un sourire ennemi,  
La solitude bleue et stérile a frémi.

Ô la berceuse, avec ta fille et l'innocence  
De vos pieds froids, accueille une horrible naissance :  
Et ta voix rappelant viole et clavecin,  
Avec le doigt fané presseras-tu le sein  
Par qui coule en blancheur sibylline la femme  
Pour des lèvres que l'air du vierge azur affame ?

\*\*\*

## Éventail de Mademoiselle Mallarmé

Ô rêveuse, pour que je plonge  
Au pur délice sans chemin,  
Sache, par un subtil mensonge,  
Garder mon aile dans ta main.

Une fraîcheur de crépuscule  
Te vient à chaque battement  
Dont le coup prisonnier recule  
L'horizon délicatement.

Vertige ! voici que frissonne  
L'espace comme un grand baiser  
Qui, fou de naître pour personne,  
Ne peut jaillir ni s'apaiser.

Sens-tu le paradis farouche  
Ainsi qu'un rire enseveli  
Se couler du coin de ta bouche  
Au fond de l'unanime pli !

Le sceptre des rivages roses  
Stagnants sur les soirs d'or, ce l'est,  
Ce blanc vol fermé que tu poses  
Contre le feu d'un bracelet.

\*\*\*

## Galanterie macabre

Dans un de ces faubourgs où vont des caravanes  
De chiffonniers se battre et baiser galamment  
Un vieux linge sentant la peau des courtisanes  
Et lapider les chats dans l'amour s'abîmant,

J'allais comme eux : mon âme errait en un ciel terne  
Pareil à la lueur pleine de vague effroi  
Que sur les murs blêmis ébauche leur lanterne  
Dont le matin rougit la flamme, un jour de froid.

Et je vis un tableau funèbrement grotesque  
Dont le rêve me hante encore, et que voici :  
Une femme, très jeune, une pauvre, presque  
En gésine, était morte en un bouge noirci.

— Sans sacrements et comme un chien, — dit sa voisine.  
Un haillon noir y pend et pour larmes d'argent  
Montre le mur blafard par ses trous: la lésine  
Et l'encens rance vont dans ses plis voltigeant.

Trois chaises attendant la bière : un cierge, à terre,  
Dont la cire a déjà pleuré plus d'un mort, puis  
Un chandelier, laissant sous son argent austère  
Rire le cuivre, et, sous la pluie, un brin de buis...

Voilà. — Jusqu'ici rien : il est permis qu'on meure  
Pauvre, un jour qu'il fait sale, et qu'un enfant de cœur  
Ouvre son parapluie, et, sans qu'un chien vous pleure,  
Expédie au galop votre convoi moqueur.

Mais ce qui me fit mal à voir, ce fut, la porte  
Lui semblant trop étroite ou l'escalier trop bas  
Un croque-mort grim pant au logis de la morte  
Par la lucarne, avec une échelle, à grands pas.

La mort a des égards envers ceux qu'elle traque :  
Elle enivre d'azur nos yeux, en les fermant,  
Puis passe un vieux frac noir et se coiffe d'un claque  
Et vient nous escroquer nos sous, courtoisement.

Du premier échelon jusqu'au dernier, cet être  
Ainsi que Roméo fantasquement volait,  
Quand, par galanterie, au bord de la fenêtre,  
Il déposa sa pipe en tirant le volet.

Je détournai les yeux et m'en allai : la teinte  
Où le ciel gris noyait mes songes, s'assombrit,  
Et voici que la voix de ma pensée éteinte  
Se réveilla, parlant comme le Démon rit.

Dans mon cœur où l'ennui pend ses drapeaux funèbres  
Il est un sarcophage aussi, le souvenir.  
Là, parmi ses onguents pénétrant les ténèbres,  
Dort Celle à qui Satan lira mon avenir.

Et le Vice, jaloux d'y fixer sa géhenne,  
Veut la porter en terre et frappe aux carreaux; mais  
Tu peux attendre encor, cher croque-mort : — ma haine  
Est là dont l'œil vengeur l'emprisonne à jamais.

\*\*\*

Las de l'amer repos où ma paresse offense  
Une gloire pour qui jadis j'ai fui l'enfance  
Adorable des bois de roses sous l'azur  
Naturel, et plus las sept fois du pacte dur  
De creuser par veillée une fosse nouvelle  
Dans le terrain avare et froid de ma cervelle,  
Fossoyeur sans pitié pour la stérilité,  
— Que dire à cette Aurore, ô Rêves, visité  
Par les roses, quand, peur de ses roses livides,  
Le vaste cimetière unira les trous vides ? —  
Je veux délaïsser l'Art vorace d'un pays  
Cruel, et, souriant aux reproches vieilliss  
Que me font mes amis, le passé, le génie,  
Et ma lampe qui sait pourtant mon agonie,  
Imiter le Chinois au cœur limpide et fin  
De qui l'extase pure est de peindre la fin  
Sur ses tasses de neige à la lune ravie  
D'une bizarre fleur qui parfume sa vie  
Transparente, la fleur qu'il a sentie, enfant,  
Au filigrane bleu de l'âme se greffant.  
Et, la mort telle avec le seul rêve du sage,  
Serein, je vais choisir un jeune paysage  
Que je peindrais encor sur les tasses, distrait.  
Une ligne d'azur mince et pâle serait  
Un lac, parmi le ciel de porcelaine nue,  
Un clair croissant perdu par une blanche nue  
Trempe sa corne calme en la glace des eaux,  
Non loin de trois grands cils d'émeraude, roseaux.

\*\*\*

## L'Azur

De l'éternel Azur la sereine ironie  
Accable, belle indolemment comme les fleurs,  
Le poète impuissant qui maudit son génie  
À travers un désert stérile de Douleurs.

Fuyant, les yeux fermés, je le sens qui regarde  
Avec l'intensité d'un remords atterrant,  
Mon âme vide. Où fuir ? Et quelle nuit hagarde  
Jeter, lambeaux, jeter sur ce mépris navrant ?

Brouillards, montez ! versez vos cendres monotones  
Avec de longs haillons de brume dans les cieux  
Que noiera le marais livide des automnes,  
Et bâtissez un grand plafond silencieux !

Et toi, sors des étangs léthéens et ramasse  
En t'en venant la vase et les pâles roseaux,  
Cher Ennui, pour boucher d'une main jamais lasse  
Les grands trous bleus que font méchamment les oiseaux.

Encor ! que sans répit les tristes cheminées  
Fument, et que de suie une errante prison  
Éteigne dans l'horreur de ses noires traînées  
Le soleil se mourant jaunâtre à l'horizon !

— Le Ciel est mort. — Vers toi, j'accours ! donne, ô matière,  
L'oubli de l'Idéal cruel et du Péché  
À ce martyr qui vient partager la litière  
Où le bétail heureux des hommes est couché,

Car j'y veux, puisque enfin ma cervelle, vidée  
Comme le pot de fard gisant au pied d'un mur,  
N'a plus l'art d'attifer la sanglotante idée,  
Lugubrement bâiller vers un trépas obscur...

En vain ! l'Azur triomphe, et je l'entends qui chante  
Dans les cloches. Mon âme, il se fait voix pour plus  
Nous faire peur avec sa victoire méchante,  
Et du métal vivant sort en bleus angelus !

Il roule par la brume, ancien et traverse  
Ta native agonie ainsi qu'un glaive sûr ;  
Où fuir dans la révolte inutile et perverse ?  
Je suis hanté. L'Azur ! l'Azur ! l'Azur ! l'Azur !

## Le Château de l'Espérance

Ta pâle chevelure ondoie  
Parmi les parfums de ta peau  
Comme folâtre un blanc drapeau  
Dont la soie au soleil blandoie.

Las de battre dans les sanglots  
L'air d'un tambour que l'eau défonce,  
Mon cœur à son passé renonce  
Et, déroulant ta tresse en flots,

Marche à l'assaut, monte, — ou roule ivre  
Par des marais de sang, afin  
De planter ce drapeau d'or fin  
Sur ce sombre château de cuivre

— Oû, larmoyant de nonchaloir,  
L'Espérance rebrousse et lisse  
Sans qu'un astre pâle jaillisse  
La Nuit noire comme un chat noir.

\*\*\*

## Le guignon

Au-dessus du bétail ahuri des humains  
Bondissaient en clartés les sauvages crinières  
Des mendiants d'azur le pied dans nos chemins.

Un noir vent sur leur marche éployé pour bannières  
La flagellait de froid tel jusque dans la chair,  
Qu'il y creusait aussi d'irritables ornières.

Toujours avec l'espoir de rencontrer la mer,  
Ils voyageaient sans pain, sans bâtons et sans urnes,  
Mordant au citron d'or de l'idéal amer.

La plupart râla dans les défilés nocturnes,  
S'enivrant du bonheur de voir couler son sang,  
Ô Mort le seul baiser aux bouches taciturnes !

Leur défaite, c'est par un ange très puissant  
Debout à l'horizon dans le nu de son glaive :  
Une pourpre se caille au sein reconnaissant.

Ils têtent la douleur comme ils tétaient le rêve  
Et quand ils vont rythmant des pleurs voluptueux  
Le peuple s'agenouille et leur mère se lève.

Ceux-là sont consolés, sûrs et majestueux ;  
Mais traînent à leurs pas cent frères qu'on bafoue,  
Dérisoires martyrs de hasards tortueux.

Le sel pareil des pleurs ronge leur douce joue,  
Ils mangent de la cendre avec le même amour,  
Mais vulgaire ou bouffon le destin qui les roue.

Ils pouvaient exciter aussi comme un tambour  
La servile pitié des races à voix ternes,  
Egaux de Prométhée à qui manque un vautour !

Non, vils et fréquentant les déserts sans citerne,  
Ils courent sous le fouet d'un monarque rageur,  
Le Guignon, dont le rire inouï les prosterne.

Amants, il saute en croupe à trois, le partageur !  
Puis le torrent franchi, vous plonge en une mare  
Et laisse un bloc boueux du blanc couple nageur.

Grâce à lui, si l'un souffle à son buccin bizarre,  
Des enfants nous tordront en un rire obstiné  
Qui, le poing à leur cul, singeront sa fanfare.

Grâce à lui, si l'une orne à point un sein fané  
Par une rose qui nubile le rallume,  
De la bave luira sur son bouquet damné.

Et ce squelette nain, coiffé d'un feutre à plume  
Et botté, dont l'aisselle a pour poils vrais des vers,  
Est pour eux l'infini de la vaste amertume.

Vexés ne vont-ils pas provoquer le pervers,  
Leur rapière grinçant suit le rayon de lune  
Qui neige en sa carcasse et qui passe au travers.

Désolés sans l'orgueil qui sacre l'infortune,  
Et tristes de venger leurs os de coups de bec,  
Ils convoitent la haine, au lieu de la rancune.

Ils sont l'amusement des racleurs de rebec,  
Des marmots, des putains et de la vieille engeance  
Des loqueteux dansant quand le broc est à sec.

Les poètes bons pour l'aumône ou la vengeance,  
Ne connaissant le mal de ces dieux effacés,  
Les disent ennuyeux et sans intelligence.

« Ils peuvent fuir ayant de chaque exploit assez,  
Comme un vierge cheval écume de tempête  
Plutôt que de partir en galops cuirassés.

Nous soulerons d'encens le vainqueur dans la fête :  
Mais eux, pourquoi n'endosser pas, ces baladins,  
D'écarlate haillon hurlant que l'on s'arrête ! »

Quand en face tous leur ont craché les dédain,  
Nuls et la barbe à mots bas priant le tonnerre,  
Ces héros excédés de malaises badins

Vont ridiculement se pendre au réverbère.

\*\*\*

### Les fenêtres

Las du triste hôpital, et de l'encens fétide  
Qui monte en la blancheur banale des rideaux  
Vers le grand crucifix ennuyé du mur vide,  
Le moribond sournois y redresse un vieux dos,

Se traîne et va, moins pour chauffer sa pourriture  
Que pour voir du soleil sur les pierres, coller  
Les poils blancs et les os de la maigre figure  
Aux fenêtres qu'un beau rayon clair veut hâler,

Et la bouche, fiévreuse et d'azur bleu vorace,  
Telle, jeune, elle alla respirer son trésor,  
Une peau virginale et de jadis ! encrasse  
D'un long baiser amer les tièdes carreaux d'or.

Ivre, il vit, oubliant l'horreur des saintes huiles,  
Les tisanes, l'horloge et le lit infligé,  
La toux ; et quand le soir saigne parmi les tuiles,  
Son œil, à l'horizon de lumière gorgé,

Voit des galères d'or, belles comme des cygnes,  
Sur un fleuve de pourpre et de parfums dormir  
En berçant l'éclair fauve et riche de leurs lignes  
Dans un grand nonchaloir chargé de souvenir !

Ainsi, pris du dégoût de l'homme à l'âme dure  
Vautré dans le bonheur, où ses seuls appétits  
Mangent, et qui s'entête à chercher cette ordure  
Pour l'offrir à la femme allaitant ses petits,



Je fuis et je m'accroche à toutes les croisées  
D'où l'on tourne l'épaule à la vie, et, béni,  
Dans leur verre, lavé d'éternelles rosées,  
Que dore le matin chaste de l'Infini

Je me mire et me vois ange ! et je meurs, et j'aime  
— Que la vitre soit l'art, soit la mysticité —  
À renaître, portant mon rêve en diadème,  
Au ciel antérieur où fleurit la Beauté !

Mais, hélas ! Ici-bas est maître : sa hantise  
Vient m'éccœurer parfois jusqu'en cet abri sûr,  
Et le vomissement impur de la Bêtise  
Me force à me boucher le nez devant l'azur.

Est-il moyen, ô Moi qui connais l'amertume,  
D'enfoncer le cristal par le monstre insulté  
Et de m'enfuir, avec mes deux ailes sans plume  
— Au risque de tomber pendant l'éternité ?

\*\*\*

### Le tombeau d'Edgar Poe

Tel qu'en Lui-même enfin l'éternité le change,  
Le Poète suscite avec un glaive nu  
Son siècle épouvanté de n'avoir pas connu  
Que la mort triomphait dans cette voix étrange !

Eux, comme un vil sursaut d'hydre oyant jadis l'ange  
Donner un sens plus pur aux mots de la tribu  
Proclamèrent très haut le sortilège bu  
Dans le flot sans honneur de quelque noir mélange.

Du sol et de la nue hostiles, ô grief !  
Si notre idée avec ne sculpte un bas-relief  
Dont la tombe de Poe éblouissante s'orne

Calme bloc ici-bas chu d'un désastre obscur  
Que ce granit du moins montre à jamais sa borne  
Aux noirs vols du Blasphème épars dans le futur.

\*\*\*

Le vierge, le vivace et le bel aujourd'hui  
Va-t-il nous déchirer avec un coup d'aile ivre  
Ce lac dur oublié que hante sous le givre  
Le transparent glacier des vols qui n'ont pas fui !

Un cygne d'autrefois se souvient que c'est lui  
Magnifique mais qui sans espoir se délivre  
Pour n'avoir pas chanté la région où vivre  
Quand du stérile hiver a resplendi l'ennui.

Tout son col secouera cette blanche agonie  
Par l'espace infligée à l'oiseau qui le nie,  
Mais non l'horreur du sol où le plumage est pris.

Fantôme qu'à ce lieu son pur éclat assigne,  
Il s'immobilise au songe froid de mépris  
Que vêt parmi l'exil inutile le Cygne.

\*\*\*

Mes bouquins refermés sur le nom de Paphos,  
Il m'amuse d'élire avec le seul génie  
Une ruine, par mille écumes bénie  
Sous l'hyacinthe, au loin, de ses jours triomphaux.

Courez le froid avec ses silences de faux,  
Je n'y hululerai pas de vide nénie  
Si ce très blanc ébat au ras du sol dénie  
A tout site l'honneur du paysage faux.

Ma faim qui d'aucuns fruits ici ne se régale  
Trouve en leur docte manque une saveur égale :  
Qu'un éclate de chair humain et parfumant !

Le pied sur quelque guivre où notre amour tisonne,  
Je pense plus longtemps peut-être éperdument  
À l'autre, au sein brûlé d'une antique amazone.

\*\*\*

## Mon cher papa

J'avais appris un compliment,  
Et j'accourais pour célébrer ta fête,  
On y parlait de sentiment  
De tendre amour, d'ardeur parfaite ;  
Mais j'ai tout oublié,  
Lorsque je suis venu,  
Je t'aime est le seul mot que j'aie bien retenu.

\*\*\*

Parce que de la viande était à point rôtie,  
Parce que le journal détaillait un viol,  
Parce que sur sa gorge ignoble et mal bâtie  
La servante oublia de boutonner son col,

Parce que d'un lit, grand comme une sacristie,  
Il voit, sur la pendule, un couple antique et fol,  
Et qu'il n'a pas sommeil, et que, sans modestie,  
Sa jambe sous les draps frôle une jambe au vol,

Un niais met sous lui sa femme froide et sèche,  
Contre ce bonnet blanc frotte son casque-à-mèche  
Et travaille en soufflant inexorablement :

Et de ce qu'une nuit, sans rage et sans tempête,  
Ces deux êtres se sont accouplés en dormant,  
Ô Shakespeare, et toi, Dante, il peut naître un poète !

\*\*\*

## Renouveau

Le printemps maladif a chassé tristement  
L'hiver, saison de l'art serein, l'hiver lucide,  
Et dans mon être à qui le sang morne préside  
L'impuissance s'étire en un long bâillement.

Des crépuscules blancs tiédissent sous mon crâne  
Qu'un cercle de fer serre ainsi qu'un vieux tombeau,  
Et, triste, j'erre après un rêve vague et beau,  
Par les champs où la sève immense se pavane.

Puis je tombe énervé de parfums d'arbres, las,  
Et creusant de ma face une fosse à mon rêve,  
Mordant la terre chaude où poussent les lilas,

J'attends, en m'abîmant que mon ennui s'élève...  
— Cependant l'Azur rit sur la haie et l'éveil  
De tant d'oiseaux en fleur gazouillant au soleil.

\*\*\*

Rien au réveil que vous n'avez  
Envisagé de quelque moue  
Pire si le rire secoue  
Votre aile sur les oreillers

Indifféremment sommeillez  
Sans crainte qu'une haleine avoue  
Rien au réveil que vous n'avez  
Envisagé de quelque moue

Tous les rêves émerveillés  
Quand cette beauté les déjoue  
Ne produisent fleur sur la joue  
Dans l'œil diamants impayés  
Rien au réveil que vous n'avez.

\*\*\*

### Sainte

À la fenêtre recélant  
Le santal vieux qui se dédore  
De sa viole étincelant  
Jadis avec flûte ou mandore,

Est la Sainte pâle, étalant  
Le livre vieux qui se déplie  
Du Magnificat ruisselant  
Jadis selon vêpre et complie :

À ce vitrage d'ostensoir  
Que frôle une harpe par l'Ange  
Formée avec son vol du soir  
Pour la délicate phalange

Du doigt que, sans le vieux santal  
Ni le vieux livre, elle balance  
Sur le plumage instrumental,  
Musicienne du silence.

\*\*\*

## Salut

Rien, cette écume, vierge vers  
À ne désigner que la coupe ;  
Telle loin se noie une troupe  
De sirènes mainte à l'envers.

Nous naviguons, ô mes divers  
Amis, moi déjà sur la poupe  
Vous l'avant fastueux qui coupe  
Le flot de foudres et d'hivers ;

Une ivresse belle m'engage  
Sans craindre même son tangage  
De porter debout ce salut

Solitude, récif, étoile  
À n'importe ce qui valut  
Le blanc souci de notre toile.

\*\*\*

Ses purs ongles très haut dédiant leur onyx,  
L'Angoisse, ce minuit, soutient, lampadophore,  
Maint rêve vespéral brûlé par le Phénix  
Que ne recueille pas de cinéraire amphore

Sur les crédences, au salon vide : nul ptyx,  
Aboli bibelot d'inanité sonore,  
(Car le Maître est allé puiser des pleurs au Styx  
Avec ce seul objet dont le Néant s'honore.)

Mais proche la croisée au nord vacante, un or  
Agonise selon peut-être le décor  
Des licornes ruant du feu contre une nixe,

Elle, défunte nue en le miroir, encor  
Que, dans l'oubli fermé par le cadre, se fixe  
De scintillations sitôt le septuor.

\*\*\*

Si tu veux nous nous aimerons  
Avec tes lèvres sans le dire  
Cette rose ne l'interromps  
Qu'à verser un silence pire

Jamais de chants ne lancent prompts  
Le scintillement du sourire  
Si tu veux nous nous aimerons  
Avec tes lèvres sans le dire

Muet muet entre les ronds  
Sylphe dans la pourpre d'empire  
Un baiser flambant se déchire  
Jusqu'aux pointes des ailerons  
Si tu veux nous nous aimerons.

\*\*\*

### Soupir

Mon âme vers ton front où rêve, ô calme sœur,  
Un automne jonché de taches de rousseur  
Et vers le ciel errant de ton œil angélique  
Monte, comme dans un jardin mélancolique,  
Fidèle, un blanc jet d'eau soupire vers l'Azur !  
— Vers l'Azur attendri d'Octobre pâle et pur  
Qui mire aux grands bassins sa langueur infinie  
Et laisse, sur l'eau morte où la fauve agonie  
Des feuilles erre au vent et creuse un froid sillon,  
Se traîner le soleil jaune d'un long rayon.

\*\*\*

Toute l'âme résumée  
Quand lente nous l'expirons  
Dans plusieurs ronds de fumée  
Abolis en autres ronds

Atteste quelque cigare  
Brûlant savamment pour peu  
Que la cendre se sépare  
De son clair baiser de feu

Ainsi le chœur des romances  
A la lèvre vole-t-il  
Exclus-en si tu commences  
Le réel parce que vil

Le sens trop précis rature  
Ta vague littérature.

\*\*\*

## Tristesse d'été

Le soleil, sur le sable, ô lutteuse endormie,  
En l'or de tes cheveux chauffe un bain langoureux  
Et, consumant l'encens sur ta joue ennemie,  
Il mêle avec les pleurs un breuvage amoureux.

De ce blanc Flamboiement l'immuable accalmie  
T'a fait dire, attristée, ô mes baisers peureux,  
« Nous ne serons jamais une seule momie  
Sous l'antique désert et les palmiers heureux ! »

Mais ta chevelure est une rivière tiède,  
Où noyer sans frissons l'âme qui nous obsède  
Et trouver ce Néant que tu ne connais pas.

Je goûterai le fard pleuré par tes paupières,  
Pour voir s'il sait donner au cœur que tu frappas  
L'insensibilité de l'azur et des pierres.

\*\*\*